

« *Through the Looking Glass* », et ce qu'André y trouva
Aux pays des merveilles. Essai sur les mythes politiques québécois d'André Pratte. VLB éditeur, 155 p.

Patrick Poirier

Number 209, July–August 2006

Actualité du mythe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17620ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poirier, P. (2006). « *Through the Looking Glass* », et ce qu'André y trouva / *Aux pays des merveilles. Essai sur les mythes politiques québécois* d'André Pratte. VLB éditeur, 155 p. *Spirale*, (209), 30–31.

« THROUGH THE LOOKING GLASS », ET CE QU'ANDRÉ Y TROUVA

AUX PAYS DES MERVEILLES. ESSAI SUR LES MYTHES POLITIQUES QUÉBÉCOIS

d'André Pratte

VLB éditeur, 155 p.

ON A souligné la parution de l'essai d'André Pratte en affirmant notamment qu'il était temps qu'une pensée essayistique ose prendre parti de manière claire et convaincante en faveur du fédéralisme au Québec. Or je vois mal ce que l'essai de Pratte apporte de nouveau aux débats politiques qui occupent notre quotidien depuis plus de quarante ans : tout lecteur de *La Presse* reconnaîtra en ses pages un argumentaire que l'éditorialiste en chef développe semaine après semaine depuis plusieurs années déjà, discours devenu particulièrement familier ces derniers mois et, pour cette même raison, on ne peut plus lassant. En fait, ma lassitude est telle que, s'il m'arrive encore, certains matins, de découper avec agacement les éditoriaux de Pratte (vieille habitude), j'ai depuis longtemps abandonné le projet d'articuler une « réponse » à ce qui, dans *La Presse* ou dans cet essai, ferait office de « pensée politique ». Non qu'une réponse soit impossible (je ne sais plus qui, d'André Pratte ou d'Alain Dubuc, commentant la sortie du livre de l'un ou de l'autre, a interprété la timide réception de l'ouvrage de son collègue comme la preuve d'une tacite acceptation du discours proposé par son auteur; qui ne dit mot consent, c'est bien connu...), mais encore faut-il que votre interlocuteur daigne concevoir que certaines « évidences » ne le sont pas nécessairement, qu'il ne suffit pas de qualifier d'« objective » une évaluation des « effets du fédéralisme » pour qu'elle le soit, qu'il ne suffit pas de clore une diatribe par « CQFD » pour que soit démontré ce qu'il fallait, surtout quand ce raisonnement démonstratif est truffé de « Supposons que », « Imaginons que ». Et, plus que tout, il importe que votre interlocuteur concède l'infime possibilité que votre « raisonnement », différent du sien, ne soit pas pour autant faussé par des « fantasmes » dont vous auriez, sous peine de ne pas voir la lumière, à vous débarrasser.

Le vrai, le réel, l'évidence et le fédéralisme

Il faut pourtant admettre que l'idée de déconstruire certains de nos mythes politiques est, de prime abord, des plus intéressantes, tant il est

vrai que le discours politique, au Québec comme au Canada, table depuis plusieurs années sur certaines idées reçues, lectures de l'histoire qui font aujourd'hui figures de lieux communs. Va pour l'idée. On pourrait même reconnaître la prémisse selon laquelle « *les Québécois ont toujours été déchirés, non entre deux options, mais entre les multiples mythes qu'ont élaborés pour eux les intellectuels et les politiciens* ». Ce serait pourtant croire, déjà, qu'il revient aux intellectuels et aux politiciens d'élaborer ces mythes. Comme le rappelle ici Pierre L'Hérault, citant Barthes dans la présentation de ce dossier, « *c'est l'histoire humaine qui fait passer le réel à l'état de parole, c'est elle seule qui règle la vie et la mort du langage mythique. Loin-taine ou non, la mythologie ne peut avoir qu'un fondement historique, car le mythe est une parole choisie par l'histoire : il ne saurait surgir de la "nature" des choses* ». Si, donc, il s'agissait bel et bien de déconstruire les mythes dont s'abreuve le discours politique depuis des lustres, s'il s'agissait d'un exercice de lecture du politique qui se serait satisfait de nuancer les interprétations qui en ont été faites ou proposées depuis la Révolution tranquille — mythe du Québec comme « *pays martyr* », mythe d'un Québec indépendant comme « *pays des merveilles* », mythe du Canada comme « *meilleur pays du monde* » —, l'ouvrage de Pratte n'aurait pas été sans mérite. Il y aurait quelque intérêt, en effet, à démontrer comment certains « *mythes [nous] font voir l'histoire du Québec comme une série ininterrompue d'échecs et de frustrations* ». Mais l'essai de Pratte ne s'arrête pas en si bon chemin. Il ne lui suffit pas, en effet, de déconstruire cette lecture de l'histoire du Québec, mais bien, d'une part, de lui opposer celle qui fait de notre histoire non pas une réussite, mais une « *extraordinaire réussite* » et, d'autre part, de poser cette lecture comme étant nuancée, plus objective, fondée sur la raison. Et je dois admettre que c'est cette posture, ce prétentieux postulat qui, chez certains chantres (intellectuels et politiciens) du fédéralisme, rend tout dialogue particulièrement difficile.

On peut donc bien entendu suivre Pratte tout au long de son raisonnement, noircir mé-

thodiquement les marges de cet ouvrage page après page après page..., remettre en question ce qui, au-delà des faits historiques, relève de l'ordre de l'interprétation, demeure pourtant cette détestable impression que votre propre lecture ne pourra, au bout du compte, qu'accuser une fin de non-recevoir. L'essai de Pratte est un superbe exercice de rhétorique qui s'ignore, c'est-à-dire qui ne se reconnaît pas comme tel, qui ne reconnaîtrait sans doute pas ses postures, ses stratégies énonciatives et ne pourrait admettre que ce qui se réclame là tout entier du réel et de la raison n'échappe pas à l'ordre interprétatif, ni, par là, aux mythes. « *Le grand perdant de cet échafaudage de mythes qui domine les débats politiques, écrit Pratte, c'est le pays réel, le Canada tel qu'il est pour vrai, avec ses atouts et ses faiblesses. [...] De prime abord, il ne suscite pas la même émotion que les pays idylliques qu'on fait constamment scintiller devant leurs yeux. C'est pourtant ce pays réel qui offre aux Québécois les meilleures conditions pour leur développement au sein du monde redoutable qui est en train de se construire autour d'eux. C'est ce pays réel qu'une forte majorité de Québécois choisiraient, je crois, s'ils parvenaient à se débarrasser des fantasmes qui faussent leur raisonnement.* » Peut-on en effet prendre au sérieux quelqu'un qui se berce « *d'illusions et de mythes* », qui, trompé par ses émotions et ses chimères, ne voit pas « *le pays réel* » « *tel qu'il est pour vrai* » dans l'évidence lumineuse de sa réalité objective? Il faudrait rejouer tout Nietzsche ici, se farcir de nouveau l'allégorie de la caverne de Platon, mais à quoi bon?

« *Le Politique est, subjectivement, une source continue d'ennui et / ou de jouissance; c'est, de plus et en fait (c'est-à-dire en dépit des arrogances du sujet politique), un espace obstinément polysémique, le lieu privilégié d'une interprétation perpétuelle (si elle est suffisamment systématique, une interprétation n'y sera jamais démentie, à l'infini). On pourrait conclure de ces deux constatations que le Politique est du textuel pur : une forme exorbitante, exaspérée, du Texte, une forme inouïe qui, par ses débordements et ses*

masques, dépasse peut-être notre entendement actuel du Texte. Et Sade ayant produit le plus pur des textes, je crois comprendre que le Politique me plaît comme texte sadique et me déplaît comme texte sadique » (Roland Barthes par Roland Barthes, Seuil, 1995).

Dans une adaptation cinématographique du récit de Lewis Carroll, *Alice Through the Looking Glass* (Henderson, 1999), la petite Alice, à qui sa mère fait lecture du récit éponyme, tente de convaincre celle-ci qu'il existe bel et bien une chambre derrière le miroir, pièce qui serait plus que le simple reflet de l'espace où elles se trouvent. À sa mère qui ne voit toujours rien — trop occupée, peut-être, à contempler son propre reflet, narcissisme que nous avons tôt fait de pardonner à la très jolie mère qu'incarne Kate Beckinsale —, la petite Alice rappelle avec insistance une vérité toute simple qu'oublie trop souvent les grandes personnes : « *you have to believe it, before you see it.* »

À la manière d'un miroir qu'il tendrait à ses lecteurs, Pratte affirme avoir « écrit ce livre parce que je pense que ce qui y est dit n'est pas suffi-

samment dit au Québec. Tant mieux si, parmi les personnes qui le liront, il s'en trouve quelques-unes dont la réflexion sera infléchie dans le sens de ce que je crois être le réalisme ». Je me réjouis bien entendu de ce que, pour la première fois peut-être, sauf erreur, André Pratte laisse ici entendre, en épilogue, que ce qu'il considère comme le « réalisme » puisse relever de la « croyance » : cela me rassure, cela me conforte dans une position, une lecture du « pays » qui, telle qu'il l'interprète tout au long de ce livre, relevait (et, au fond, continue toujours de relever s'il faut en croire les dernières lignes, conclusion dans laquelle, comme d'autres Québécois quichottiens, je me trouve occupé à chasser mes « *monstres imaginaires* ») pour une bonne part de la construction phantasmatique du rêve, de l'illusion et du mythe. Position infantilisante, quand elle n'est pas tout simplement méprisante — il y aurait beaucoup à dire sur le « mépris », larvé ou non, dont font montre certains intellectuels et fédéralistes québécois. « *Nous avons le choix*, écrit-il. *Nous pouvons continuer de rêver que, tel le village d'Astérix, le Québec parviendra à vaincre tous ses adversaires grâce à quelque sauveur ou potion*

magique. Ou bien nous pouvons sortir de notre torpeur, observer sans complaisance ce qui se passe réellement à l'intérieur de nos murs et au-delà, et nous décider enfin à agir. »

Du moment que le pays réaliste d'André Pratte relève de la croyance, je me trouve donc rassuré à l'idée que ma réflexion n'ait d'aucune manière été infléchie par sa lecture du « politique ». J'ai perdu des heures précieuses le nez plongé dans ce qui demeure, quoi qu'en pense son auteur, un autre miroir aux alouettes, incapable d'y reconnaître le pays réel d'André Pratte. Mais c'était peine perdue : encore faut-il y croire avant de le voir. Et je n'y crois pas. Ce n'est pas que je sois un cynique fini — même si je veux bien l'admettre —, ni que je sois particulièrement impie. Disons plutôt que je suis de ces quelques mécréants qui, au pays réel d'André Pratte, préfèrent encore les boisés du « *pays incertain* » : on n'y rencontre pas de Gaulois survitaminés, mais il arrive parfois que, sous un amélanchier, les lapins blancs, montre à la main, prennent l'allure de parfaits gentlemen et vous souhaitent une « *ouhonnedeurfoule-dé!* ».

Patrick Poirier



Anselm Kiefer, *Quaternität (Quaternité)*, huile et fusain sur toile de jute, 298,4 × 432,4 cm, 1973.

Collection Modern Art Museum of Fort Worth